

## XYZ. La revue de la nouvelle

### L'autre lettre

Daniel Sernine



Number 44, Winter 1995

Parfums

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4509ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sernine, D. (1995). L'autre lettre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (44), 69–73.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque,

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**é**rudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

## L'autre lettre

Daniel Sernine

**E**ncore un été qui arrivait en ville : un bonheur en soi, doux et profond, mais avec un petit filet d'amertume, la certitude qu'au terme de quelques fugaces semaines la saison serait passée sans qu'on ait eu le temps de la goûter pleinement. Mais Jarry parlait à travers son chapeau : nul ne sait ce que recèle l'avenir, fût-il à court terme, et les poètes pas davantage que quiconque. Toutes les fois que la vie semblait avoir fait le tour de ce qu'elle pouvait offrir, elle trouvait quelque chose d'inédit à proposer, quelque chose d'inespéré, quelque chose qu'on n'aurait pas cru possible, et parfois elle désamorçait les craintes, offrant pour quelque temps la rémission des angoisses.

Dans les quinze mois qui venaient de passer, l'amour était venu à Jarry deux fois, et deux fois la conviction glacée qu'il allait mourir. En ces moments lancinants de doute, il avait relevé cette phrase de Thomas Mann dans *Mort à Venise* :

*Et puis, sa vie lentement commençait à décliner ; une appréhension d'artiste de ne pas finir, le souci de penser que l'horloge pourrait s'arrêter avant qu'il se fût réalisé et pleinement donné — tout cela devenant plus qu'un papillon noir que l'on chasse de la main...*

Depuis, les nuages s'étaient dissipés — enfin, les plus gros, les plus sombres.

C'est le ciel du crépuscule, en ce soir de mai, qui lui avait fait penser à l'été imminent. L'*Eldorado* de Binamé lui était revenu, encore tout frais à sa mémoire. Cet été, Jarry ne contemplerait plus les couchers de soleil urbains, il ne sentirait plus sur son visage la chaleur de l'asphalte en fusion, il ne croiserait

plus un paumé ou un fervent du patin à roues alignées sans songer à l'*Eldorado*.

Il avait aimé le film, peut-être rassuré d'y voir la détresse des autres et d'y comparer ses propres émois, si sereins, si domestiqués. Rassuré de se croire moins dépendant d'autrui, moins esclave des besoins et des passions, plus maître de sa solitude.

Quand même, de temps à autre, Jarry, en regardant pardessus son épaule, voyait son ombre esseulée. Et parfois, se regardant agir, il se découvrait pantin dérisoire au bout des ficelles de l'amour.

\*

L'autre soir, soir où le sommeil le boudait, Jarry s'était demandé quoi écrire, la tête pleine de son nouvel amour.

C'était pourtant le même vieux sentiment, doux-amer. Mais, cette saison, le doux semblait l'emporter sur l'amer.

Quoi écrire qui n'ait été écrit déjà mille fois, cent mille fois ?  
Quoi penser, qui n'ait tourmenté des milliards d'humains avant lui ?

Bien sûr il se trompait : il ne fallait compter ni en milliards ni en milliers. Jarry n'avait pas aimé mille fois, ni même vingt. Et à chaque fois le mélange avait été différent, subtilement, parfois, mais différent. Il ne devenait cynique que lorsqu'il en était privé. Dans ses moments de lucidité, cependant, il s'avouait que l'amour est égoïste et que lui, en tout cas, semblait n'aimer que les gens qui l'admiraient ou le flattaient. Il avait peine à y voir une coïncidence, mais en revanche il ne concevait guère aimer une personne qui se serait montrée hostile.

Toujours est-il que... Dans cette histoire-ci, il y avait Marc-André, et un chanteur nommé Jarry pour qui rien n'était plus étrange que d'être aimé — lui-même s'aimait si peu, lui à qui les miroirs ne renvoyaient depuis longtemps qu'un regard indifférent, souvent dégoûté, quelquefois inquiet.

Jarry n'en occupait pas moins obstinément le centre de son propre univers. Ce qu'il aimait de l'amour, c'était peut-être cette occasion d'être généreux, d'étendre vers autrui le périmètre de ses préoccupations. L'occasion d'offrir de l'affection — cela lui faisait tellement de bien, donner de l'affection.

Peut-être cherchait-il simplement des miroirs plus bienveillants.

Il se demandait... Il se demandait bien des choses, depuis quelques semaines, vaste campagne d'introspection comme il en entreprenait rarement. Il se demandait par exemple depuis quand il l'aimait, le beau Marc-André.

Depuis quand il éprouvait de l'attirance, cela, c'était simple : depuis qu'il avait fait sa connaissance après un *talk show*, une de ces émissions qu'il aimait tant détester.

Quelque part en chemin — le chemin des saisons, si long et si court à la fois — le désir s'était résigné tandis que croissait l'attachement. Il y avait eu ces soirées du non-dit, qu'un Marc-André heureusement prolix emplissait de confidences et de bavardages, et où Jarry restait à la limite de l'ombre, attiré par la lumière du feu, mais hésitant à s'en approcher. (Pourtant, avait-il jamais été brûlé?)

Puis il y avait eu ce trajet nocturne en voiture — bénie soit la nuit, bénies soient les voitures et leurs pare-brise, cet écran acoustique où résonnent les mots, mais qui laisse dans l'ombre les regards. (Ah ! ces face-à-face où son regard fuyait, où ses doigts s'agitaient.)

Depuis, il apprenait, surpris, toutes sortes de choses qu'il n'aurait pas crues vraisemblables. Que les anges existaient peut-être, qu'ils ne semblaient effectivement pas avoir de sexe, ou du moins que le sexe leur importait peu, et que des caresses pouvaient trouver en elles-mêmes leur propre apaisement, sans toujours être le prélude fébrile à quelque chose de plus intense.

Il se voyait en vampire, en bon vampire, espérant seulement que cette vitalité à laquelle il s'abreuvait si goulument, il n'en tarirait pas la source par trop de voracité.

Il se voyait en sangsue et s'étonnait chaque jour qu'on ne le décolle pas, agacé, des êtres chers auxquels il se collait.

Il se voyait en noctuelle, craignant d'éteindre, en agitant trop les ailes, cette flamme autour de laquelle il tournait frénétiquement.

Ensuite il notait, perplexe, les contradictions entre des sentiments énoncés à quelques couplets de distance. Il avait une personnalité soit complexe, soit incohérente ; et dans ce qu'il écrivait il se mentait parfois.

Il était pleinement conscient de la rapidité avec laquelle il avait mis de côté, sentimentalement, les gens qui avaient choisi de sortir de sa vie : Bertrand, Jocelyn, Anthony... Égoïste, il s'accommodait de ne plus recevoir de leurs nouvelles, qui depuis des semaines, qui depuis des mois, et de ne pas chercher à en avoir.

Et pour Marc-André, serait-ce pareil ?

Encore cette incapacité à prévoir l'avenir. Et la vanité de vouloir le faire.

Les sessions d'enregistrement finiraient bien un jour, puis la production. L'été passerait. Avant, pendant ou après cela, Marc-André trouverait ou retrouverait le temps d'aimer, et la fille pour ce faire. Ou alors, pire encore, il quitterait Montréal.

*What then ?*

Ça, c'était la part amère du sentiment doux-amer. La certitude que cette passion passerait, comme les autres, et que les teintes en deviendraient fades comme celles de photos aux couleurs mal fixées.

Mais avant cela il restait quelques saisons, des mois — ne serait-ce que des semaines.

Pour le moment, et pour demain encore, il y avait les yeux doux de Marc-André et sa beauté, il y avait sa voix de gamin et son inépuisable jeunesse, aux éclats toujours imprévisibles. Il y avait son sourire et son regard, qui le chaviraient chaque fois.

Et à Jarry, il restait des mains pour étreindre Marc-André, des bras pour l'envelopper lorsqu'il y consentait, des lèvres à

enfouir dans la douceur de ses cheveux, des yeux pour parler quand les paroles trébuchent.

Et, puisque trop souvent il restait muet, il lui restait des doigts pour lui écrire ceci — ceci que curieusement il était parvenu à dire à Virginie de vive voix, le soir de sa rémission : que Marc-André et Virginie, chacun à sa façon, étaient aujourd'hui ce qu'il avait de plus précieux au monde.

Puis il faisait du progrès, encore à son âge : balayés les attermoiments, cette lettre-ci, il ne douta pas un instant qu'il l'enverrait à Marc-André.